

FESTIVAL

« DEHORS-DEDANS »

Le Festival « dehors-dedans » se déroule à Tours, généralement, pendant une dizaine de jours en fin d'année scolaire (fin mai - début juin).

semble (restreint) de festivals consacrés aux spectacles de rue.

Cependant, l'originalité de ce festival consiste dans le fait qu'il met sur pied d'égalité le spectacle de rue et le spectacle en salle. Pour ce faire, le festival présente à l'extérieur et à l'intérieur les créations qui ont les mêmes caractéristiques : elles sont fondées sur une relation intense avec le public et ne peuvent pas exister en dehors de cette relation, elles correspondent aux préoccupations thématiques et à la sensibilité esthétique d'aujourd'hui, elles sont souvent originales, novatrices. Le théâtre de rue ne se limite plus aux exploits des saltimbanques et le théâtre de recherche n'est pas nécessairement hermétique, destiné à une « élite » culturelle.

Le Festival « dehors-dedans » existe depuis 1983. Actuellement, l'équipe organisatrice en prépare la 5^e édition.

Et les scolaires ? Depuis l'origine du festival, les enfants et le public scolaire, en particulier, sont concernés. Le projet est d'amener les scolaires dans la rue, dans les salles ; de permettre une ouverture sur l'environnement culturel et artistique.

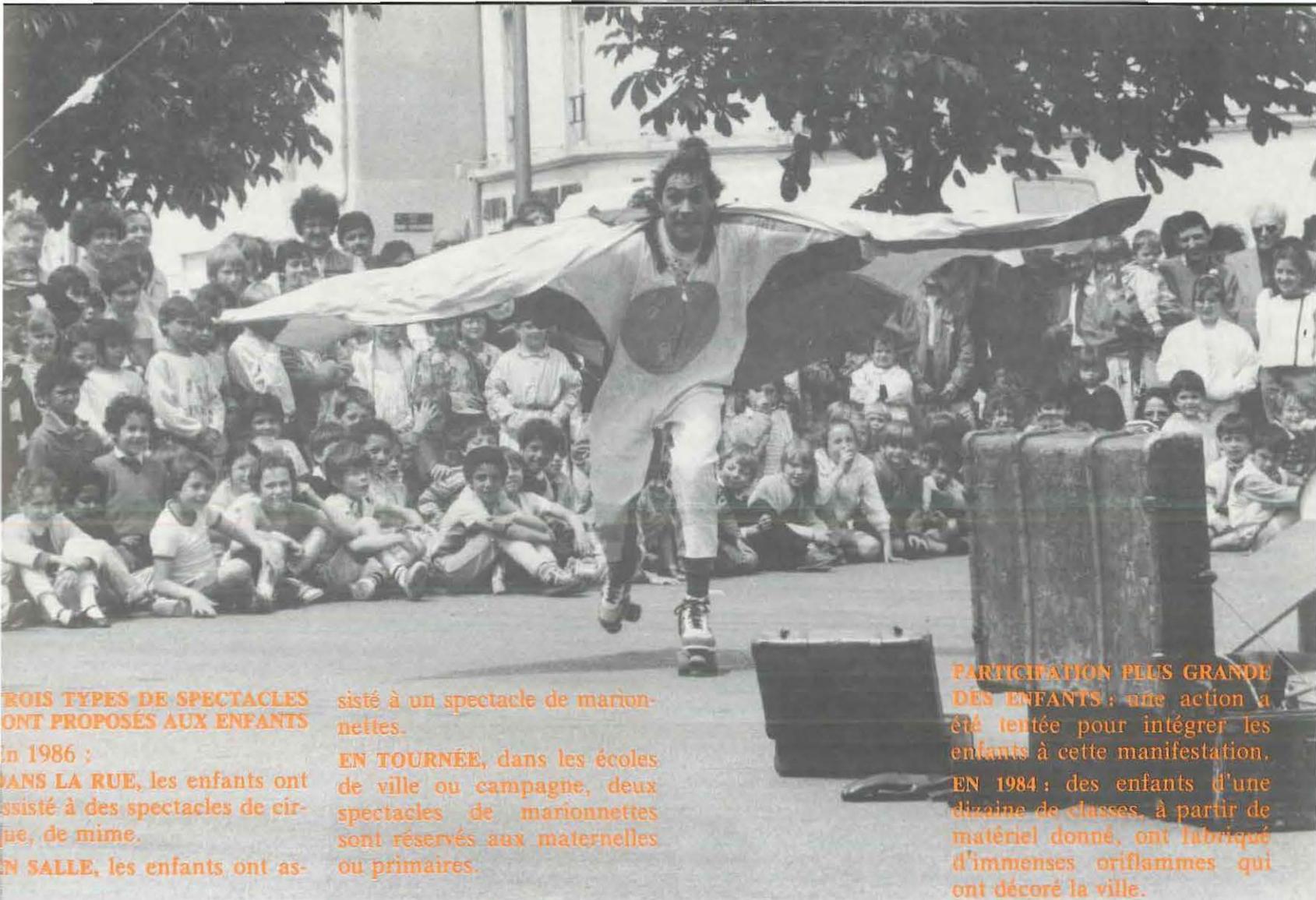
RAISONS D'ÊTRE DU FESTIVAL « DEHORS-DEDANS »

Extrait d'un dossier suivi par : Peter B., Catherine Reynault, Serge Rigollet, Gilles Magréau.

Le théâtre français méconnaît une de ses composantes les plus originales et les plus créatrices, à savoir le théâtre de rue. Pourtant, c'est un des domaines où, depuis vingt ans,

la France se distingue particulièrement par rapport à de nombreux autres pays.

Le Festival « dehors-dedans » entend promouvoir le spectacle de rue. En cela, il n'est certes pas le seul, encore qu'il se détache par sa durée et par le nombre de compagnies et solistes programmés de l'en-



TROIS TYPES DE SPECTACLES ONT PROPOSÉS AUX ENFANTS

en 1986 :

DANS LA RUE, les enfants ont assisté à des spectacles de cirque, de mime.

EN SALLE, les enfants ont as-

sisté à un spectacle de marionnettes.

EN TOURNÉE, dans les écoles de ville ou campagne, deux spectacles de marionnettes sont réservés aux maternelles ou primaires.

PARTICIPATION PLUS GRANDE DES ENFANTS : une action a été tentée pour intégrer les enfants à cette manifestation.

EN 1984 : des enfants d'une dizaine de classes, à partir de matériel donné, ont fabriqué d'immenses oriflammes qui ont décoré la ville.

Le cirque d'Alberto



Spectacle de rue au centre de la ville avec 500 enfants

EN 1985 : production de cerfs-volants : une journée de formation a été offerte à une dizaine de collègues intéressés. Du matériel a été distribué pour la fabrication et la décoration, dans les classes. Plus de 400 enfants ont participé à l'envol des cerfs-volants, sous la direction de Michel Gressier.

EN 1986 : nous avons associé une démonstration d'immenses cerfs-volants de M. Gressier à un vol de cerfs-volants d'enfants.

Le bilan est très positif en ce qui concerne la participation des enfants. Nous comptons décentraliser plus encore les spectacles afin que les enfants des campagnes puissent bénéficier de cette manifestation originale dans notre région Centre, la deuxième après le Printemps de Bourges.

Mimi SCHOTTE

LE CIEL POUR CIMAISE

Michel Gressier
LE PEINTRE DES NUAGES

Il a trouvé la plus belle des Galeries car il accroche ses tableaux aux nuages.

Ses cimaises sont dans le ciel puisque ses œuvres sont autant de cerfs-volants.

Né en juin 1954, peintre-graveur, lucaniste, Michel Gressier vit et travaille à Tours.

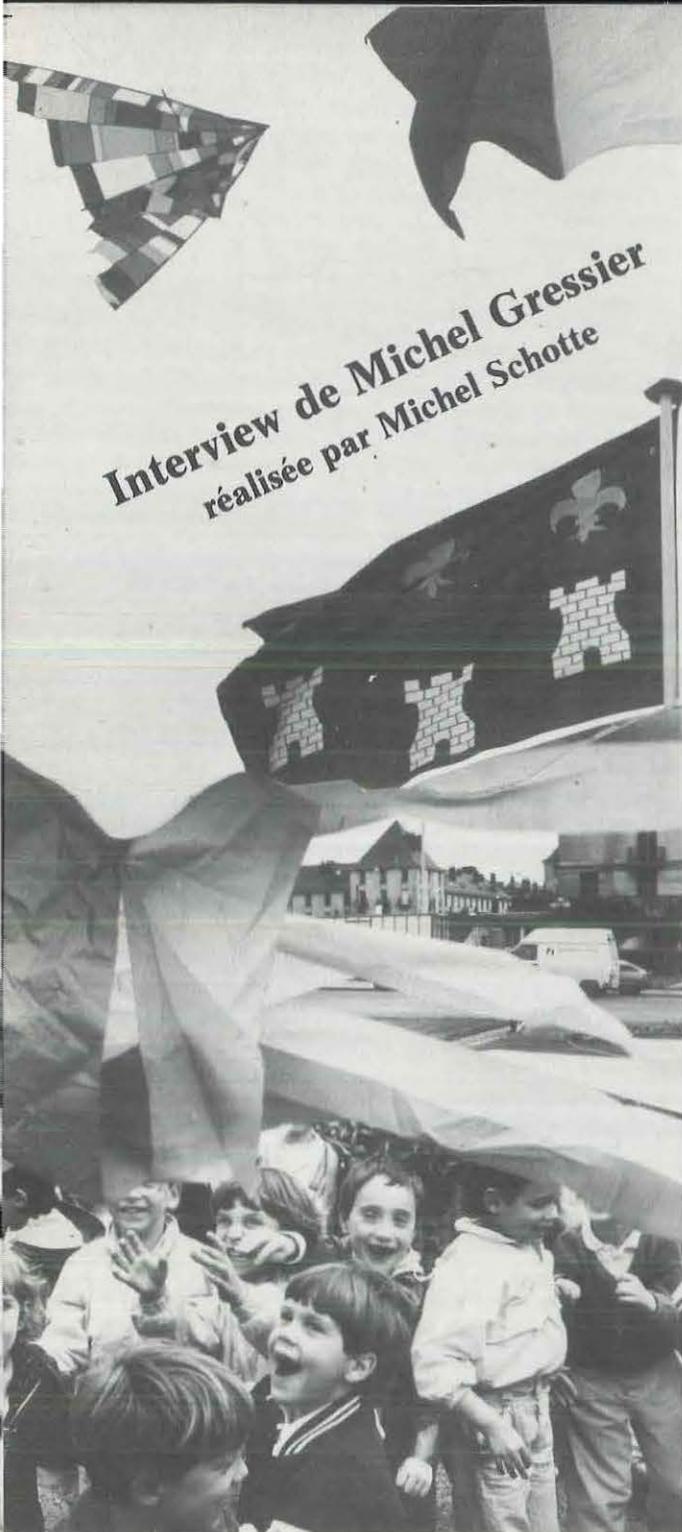
Diplômé des Arts Décoratifs de Grenoble, des Beaux-Arts de Marseille-Luminy, de l'École Boule à Paris

Il vous présente ses impressionnantes toiles de grandes dimensions, par des accrochages éphémères dans le ciel.

Cette nouvelle conception de la peinture jouant sur les distances de lecture intègre l'usure du signe et de la couleur dans l'espace.

D'autre part, il se propose de faire partager ses passions à tous et plus particulièrement aux enfants, en organisant et animant des ateliers de réalisation de cerfs-volants : supports de créativité.

Interview de Michel Gressier
réalisée par Michel Schotte



M. S. — Je n'ai pas très bien compris comment tu es passé du travail de plasticien «traditionnel» au cerf-volant.

M. G. — C'est simple. Mes formats étaient toujours à l'échelle 1, à ce moment-là. Je peignais des bouts de nature, des rythmes de nature. Je faisais des toiles de plus en plus grandes ; c'étaient des toiles qui finissaient par ne plus exister à l'intérieur de l'atelier, qui n'existaient que dehors parce que, étant donnée la superficie peinte, ce n'était pas significatif, c'était représentatif du rythme de la nature. Ce qui était intéressant pour moi à ce moment-là, c'était de remettre la nature dans la nature avec le côté synthétique de la prise de rythme de cette nature et même d'en contrarier les rythmes, c'est-à-dire de resituer la peinture en contrariant le sens du rythme.

M. S. — Tu avais des fantasmes par rapport à l'air, au ciel, au vol, aux oiseaux... ?

M. G. — Pas du tout, rien à voir avec le mythe de voler... rien... rien... C'est venu petit à petit. La première toile que j'ai mise en l'air, ça a vraiment été du domaine de l'éphémère de la vision, du flash, tellement court qu'elle a pris des dimensions impressionnantes. Et le lendemain, j'ai voulu que ce soit le même flash... A partir de ce moment-là, ce fut plus compliqué.

M. S. — En ce qui concerne tes productions, j'ai l'impression que tu ne fais plus beaucoup de toiles peintes, que tu as dévié, évolué vers une autre approche du ciel.

M. G. — Les deux dernières années, j'ai partagé mon temps entre des expériences cervolistiques, parce que j'ai l'impression d'être plus cervoliste qu'avant et j'avais besoin, pour progresser par rapport à



la mise en l'air de peintures, d'avoir une technicité que je m'étais toujours refusé à acquérir... Étant donné les formats qui me tentent actuellement, je suis obligé de passer par la connaissance de lois physiques. De même, je n'ai pas pu avoir de références (à part les théories de la couleur) à ce niveau-là, quant à la qualité de la couleur avec l'éloignement, cette usure, cette présence, cette non-présence. Mes cerfs-volants n'ont pas beaucoup d'unité parce qu'ils sont tous des expériences, des recherches.

Le lien n'est pas fait entre toutes ces expériences-là. Mais je sais que maintenant, il faut que ça se réalise !

M. S. — Tu as une idée sur ce lien ?

M. G. — Ils semblent différents. Ils sont à chaque coup le manque d'un précédent... Ces expériences tâtonnantes vont me servir à intégrer la vision plus cohérente qui existe déjà dans ma production de galerie. Le lien sera rythmique à l'échelle du ciel...



M. S. — Comment es-tu reconnu dans le milieu cervoliste en tant que plasticien, et comment es-tu reconnu dans le milieu artistique en tant que cervoliste ?

M. G. — *Au départ, je crois que tout le monde était dérouté... Il y a dix ans, lorsque adulte tu disais que tu faisais du cerf-volant, on te regardait et on t'imaginait avec un bonnet à pompon sur la tête, en culotte courte, en train de courir sur la plage... Les gens avaient toujours cette vision du gars — si ce n'est naïf — peut-être benêt. Au départ, ça a été assez dur pour leur présenter un projet. Je leur parlais de mes préoccupations de plasticien, ils me répondaient souvenir d'enfance. Et c'est souvent cette distance-là, au début, qui m'a gêné.*

Si tu vas voir quelqu'un dans une Galerie, il va te dire que ce n'est pas de la peinture-peinture : déjà, intégrer l'éphémère chez un peintre, c'est douteux par rapport au marché de l'art.

Si les gens s'y intéressent au niveau artistique, c'est souvent au niveau sculptural... C'est au niveau pictural que ce fut le plus dur !

Dans le milieu des cervolistes, cela fait peu de temps que j'essaie de m'intégrer, j'avais fait voler des toiles à un rendez-vous de cervolistes ; dans ma démarche, j'apparaissais suspect et surtout esseulé...

Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que je n'étais plus tout seul, plusieurs personnes avaient des préoccupations plasticiennes... Nous étions considérés en marge de l'activité qui se structurait. C'était l'époque du redémarrage du cerf-volant. J'avais à leur apporter, dans le sens où le cerf-volant, ça ne se limite pas à deux couleurs mélangées et à l'idée « qu'il est



beau mon Delta, qu'il tire fort ! » mais que ça pouvait être, en fin de compte, quelque chose qui ne tire pas fort du tout, qui peut ne pas durer et que même un cerf-volant n'était pas beau en fonction de son point de couture. C'est à ce niveau-là que ça se passait, eux n'apportant qu'une technicité.

Au départ, c'était un peu ça le dialogue avec les cervolistes. C'est pour ça que je me suis impliqué un peu plus dans les Mouvements de cerfs-volants ; mais pour certains, je suis toujours, je passerai toujours, pour « l'artiste » avec toute la méconnaissance que ça comporte.





M. S. — Et au niveau international puisque tu as déjà participé à des rencontres, comment es-tu perçu ?

M. G. — *Pour l'Europe, c'est ce que je te racontais... C'est différent en Orient, la curiosité sur mon travail était plus grande en Malaisie, en Thaïlande, etc. La réalisation des cerfs-volants n'est pas le propre de l'artiste, c'est celui de l'artisan, c'est un art fixé sur des codes tellement établis qu'actuellement c'est très statique. Au Japon, par con-*

tre, on rencontre un phénomène artistique avec des gens qui sont des maîtres, des cervolistes, deux sont classés « musées vivants ». Ils sont maîtres de leur art... La démarche est intéressante. A Bali, c'est carrément un art. A mon avis, un art populaire qui évolue, car tous les ans, c'est le propos de faire quelque chose de neuf ; mais c'est une création de groupe - fonction du village, du lieu... C'est une pratique artistique sans artiste... Ces créations collectives m'intéressent beaucoup plus que des productions immuables.

M. S. — Et comment ont-ils perçu tes cerfs-volants ?

M. G. — *Ceux, au point de vue forme dont je me rapproche le plus, ce sont ceux des Japonais. C'est auprès d'eux que je recherche les contacts. Quand j'ai déroulé, ils m'ont dit : « Mais tu as déjà fait voler, une fois au moins ? » car ce n'était pas du tout leur matériau, leur proportion. Ils m'ont aidé à les mettre en l'air, se demandant si cela allait voler. Le vol réussi, c'était le début de nombreux échanges.*



M. S. — Côté animation-formation, tu en es venu là juste pour vivre ?

M. G. — Oh ! Non, ça me plaît bien...

Si j'avais vu cela du côté financier !... Le marché n'existe pas... Moi, mon plaisir, c'est d'en faire voler, d'en casser... La seule limite que j'ai actuellement dans mes réalisations, c'est le manque d'argent.

Bien vite, j'ai fait un atelier cerfs-volants pour les copains, parents et amis. Après, j'ai eu d'autres demandes. Une amie, Chantal Barret, m'a donné les premiers conseils pour réussir mes ateliers, puis un organisateur de festivals m'a demandé de réaliser deux cents cerfs-volants avec des scolaires.

Des luges (Sled) comme on en a fait avec tes élèves, c'est un formidable cerf-volant, on se demande pourquoi ce n'est pas obligatoire dans les écoles, tellement c'est simple.

C'est une très belle surface à peindre.



Classe de 6^e - E.A.P. Jacques-Prévert, Tours en enquête chez un plasticien-lucaniste : Michel Gressier

Dans cet atelier, nous travaillons à deux : Régine Chourane — ma femme — et moi. Nous exerçons la même activité, chacun ayant ses propres réalisations. Au départ, nous réalisons des estampes, des images avec une presse lithographique et une presse à gravure. Notre métier, c'est d'être peintre ; être peintre, c'est représenter, grâce à ses outils, la vision qu'on a des choses. Nous avons commencé par des paysages à l'aquarelle (peinture diluée à l'eau).

Nous montions des expositions-ventes. Une exposition, c'est un accrochage de tableaux sur les murs pour les montrer au public et aller au devant des acheteurs. Tu n'existes en tant qu'artiste que si tu produis et si tu vends.

Puis, nous avons voulu réaliser de grandes peintures qui ne tenaient plus dans l'atelier, ni dans les galeries... Un jour, nous avons décidé

d'aborder de telles surfaces, que seul le ciel pouvait accueillir, et c'est comme cela que nous sommes arrivés à faire de grands cerfs-volants peints.

Nous partageons notre vie entre trois passions : les estampes, les pièces qui vont dans les galeries et celles qui vont dans le ciel.

De quelle heure à quelle heure travaillez-vous ?

Cette question me surprend car ce n'est pas en heures que je compte mon travail. Par exemple, ce matin, j'ai commencé à travailler vers six heures. Le temps que je passe à mon travail n'a aucune importance car c'est un choix ; n'ayant pas d'employeur, je ne compte pas mes heures. De plus, l'atelier et notre habitation sont regroupés en un même lieu.

Ayant envie et besoin de réaliser, je travaille à l'atelier pour produire, puis il faut que je valorise mon travail,

que j'organise des expositions, des stages... Je dois aussi être en contact avec le public, rencontrer des journalistes (radio, télévision, magazines...).

Comment avez-vous appris votre métier ?

Initialement, dans des écoles : je suis entré aux Arts décoratifs ; on y apprend beaucoup la technique mais pas beaucoup à réfléchir. Ensuite, j'ai fait les Beaux-Arts où on apprend moins à pratiquer mais plus à comprendre ce que l'on fait. Puis l'école Boule, à Paris, une école de tradition du meuble. Ensuite, dans mon atelier, où chaque réalisation m'enrichit. En terminant mes études, je réalisais déjà des estampes dans différents ateliers où ma femme, autodidacte, pratiquait.

A quel âge avez-vous commencé ?

Vers quinze, seize ans, j'avais rencontré un professeur de dessin qui m'a passionné. J'ai commencé à m'adonner à ma passion en sortant de l'école.

Combien gagnez-vous par mois ?

Ce n'est pas un travail salarié, je gagne en fonction de mon travail, de mes clients, de mes ventes. Je ne sais jamais au début du mois ce que je vais gagner. Sur l'année, je gagne en moyenne ce que gagne un ouvrier, c'est-à-dire environ le S.M.I.C.

Quand j'ai un peu d'argent, je préfère réinvestir dans mon travail, par exemple dans de la toile, plutôt que mieux vivre matériellement.

Comment dessinez-vous les cerfs-volants ? Les peignez-vous directement ?

Je ne dessine pas sur les cerfs-volants car ils doivent



être vus à dix, vingt, cinquante mètres ; ce sont plutôt des surfaces couvertes, des rapports de couleurs... Techniquement, j'utilise des peintures acryliques à l'eau.

Mes cerfs-volants sont des peintures de grandes dimensions : 4 m par 3 m par exemple. Avant de peindre, je sais ce que je vais y faire ; je réalise une simple esquisse crayonnée. Une peinture, ça s'organise et ça se monte au fur et à mesure, en cours de travail. Parfois, je reste fidèle à l'esquisse, d'autres fois je la modifie. Faire une maquette trop élaborée puis l'agrandir fidèlement, c'est sans intérêt et, surtout, contraire à ma démarche picturale.

Quelle est la longueur des ficelles de retenue ?

Mes grandes peintures volent entre 20 et 150 m. Les cerfs-volants que je fais construire aux enfants ont une ficelle de 60 m.

Si cela me plaît d'en faire voler un assez haut, je vais jusqu'à 600 m.

Combien faites-vous de cerfs-volants par année ?

Je fabrique environ une vingtaine de cerfs-volants personnels par an. J'en fais réaliser 600 à 700 par des enfants et des adolescents, et l'Association « Le ciel pour cimaise » en fabrique une trentaine dans l'année.

Quel est le plus long cerf-volant ?

Les records, je n'aime pas beaucoup : cela devient « limite, con et dangereux ». Mais s'il faut parler de records, le plus long a une voilure de 650 m de longueur ; le plus grand, une surface de 380 m² et le plus lourd pèse deux tonnes.

Propos recueillis par les élèves de la classe de 6^e.